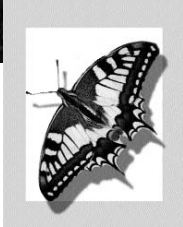


le désir de fusion, et repose de manière ultime sur le fantasme de la maîtrise absolue)³³⁷.

Rares, il faut l'avouer, sont les auteurs modernes qui ont été capables de *déceler l'existence d'une connexion (certes invisible et immatérielle) entre la conscience et le monde*, et surtout, qui ont su tirer les conséquences pratiques de ce fait (parmi ces exceptions remarquables, nous pouvons citer C. G. Jung, J. Krishnamurti et Jan van Rijckenborgh pour qui « l'état de la conscience est l'état de vie », et inversement). Nous pourrions parler ici, comme le font aujourd'hui les physiciens et les météorologues, d'*Effet Papillon, de petites causes* pouvant malheureusement être à l'origine de *grands effets*³³⁸.



Le battement d'ailes du papillon



Quand un incendie se déclenche et dévaste peu à peu un territoire tout entier, il existe plusieurs causes permettant d'expliquer le phénomène³³⁹ : le climat qui favorise l'extension du feu, la sécheresse des supports, l'entretien volontaire ou non du ou des différents foyers, l'insuffisance des moyens mis en oeuvre pour maîtriser les flammes, etc. Il faut aussi tenir compte de la première étincelle à l'origine de la tragédie, celle qu'un individu a allumé en toute conscience ou, à l'opposé, sans intention de nuire, par accident, ou encore sans imaginer qu'un acte apparemment aussi insignifiant pourrait avoir une portée désastreuse (n'oublions pas non plus celui qui tend l'allumette à un autre sans se douter qu'il a affaire à un pyromane ou encore en feignant de l'ignorer). *Cependant toutes ses raisons, bonnes ou mauvaises, reviennent au même et ne changent rien aux faits (la seule chose qui compte réellement) : la destruction irréversible de biens (matériels, intellectuels ou spirituels) ou de personnes, quelles que soient leurs origines ou leurs croyances.*

Si l'on rattache cette image à l'histoire de saint Augustin, le plus célèbre « déserteur » de la cause manichéenne selon l'expression de Faustus, et à celle de l'Église catholique dans ses rapports avec l'hérésie dualiste, en particulier manichéenne (« l'Hérésie par excellence », selon

la formule de F. Decret, celle qui « de toutes les religions a été la plus persécutée », on comprendra mieux l'importance que nous accordons à cette description « spirituelle » des mécanismes de la conscience et surtout de la « supraconscience » (conscience cosmique). En examinant attentivement, à la lumière des indications transmises par Jan van Rijckenborgh, les différentes étapes de la vie et de l'itinéraire intérieur d'Augustin, nous découvrons que ce dernier a connu un tel drame de conscience en *trois temps*³⁴⁰ (doute, négation, menace) et vécu plus d'une fois l'attouchement de son propre être aural (qu'il nomme « son » Dieu, « Dieu unique, créateur du ciel et de la terre », « maître des vengeances et de la miséricorde »), qui doit donc être considéré comme la véritable source de ses expériences illuminatives, de son inspiration littéraire et de son activité inlassable, *mais aussi de sa violence* (notons qu'il s'agit de symptômes caractéristiques du processus kundalinien selon les yogas de la Force ascendante et descendante).

Ce dernier point, il faut le souligner, a été largement sous-estimé par ses innombrables biographes, disons plutôt hagiographes, qui se sont montrés fort discrets sur certains aspects du personnage, comme l'a clairement montré F. Decret (à différents endroits, l'évêque d'Hippone *cautionne explicitement l'usage de la torture* à l'encontre de ses anciens coreligionnaires, coupables d'une « criminelle turpitude »). De même, pour des raisons qui relèvent davantage de la théologie ou des structures inconscientes de la pensée (paradigmes) que de la science, les historiens ont généralement tendance à minimiser son rôle et sa responsabilité en tant qu'« homme théorique »³⁴¹ dans la dérive totalitaire (Terreur religieuse) dans laquelle l'Église catholique s'engagera durant près de quinze siècles, et qui aboutira, entre autres, au génocide cathare (saint Bernard lui est souvent comparé et les Inquisiteurs qui lui succéderont dans la lutte contre les hérésies s'inspireront largement des écrits d'Augustin).

On ne peut que s'étonner du fait que saint Augustin, dont « l'anti-dualisme primaire » fut la cause directe et indirecte de nombre d'exactions commises « au nom de Dieu » et de « la lutte du Bien contre le Mal » soit toujours enseigné dans les lycées et les universités, alors que ses rivaux malheureux (les gnostiques, les manichéens, les cathares...) sont toujours l'objet, malgré les nombreuses recherches et tentatives de réhabilitation qui leur ont été consacrées, de la désinformation, de l'opprobre, de la calomnie ou plus simplement de l'oubli, de la part de ceux qui se disent « penseurs » (philosophes, intellectuels,

universitaires, journalistes...), témoins « objectifs » et « neutres » (historiens), ou chercheurs de Vérités (spiritualistes, mystiques, ésotéristes). L'Histoire, qui valorise généralement les bourreaux – ceux que l'on nomme les « grands hommes » comme Alexandre le Grand, César, Robespierre, Napoléon, Lénine, Staline, Mao, Nixon... – au détriment des victimes, est toujours écrite par les vainqueurs, dit-on, mais il se pourrait ici que les véritables vainqueurs ne soient pas ceux que l'on croit (la grande leçon du christianisme, cette religion des « faibles » comme aimait à la caractériser Nietzsche et ses continuateurs, c'est que la crucifixion ne s'achève pas par la mort de l'innocent et du juste – le « martyr » au sens de témoin –, mais par sa résurrection et son immortalité).

« Pourquoi le Mal ? »

Si l'on tente de caractériser le processus intérieur qui amena Augustin (354-430), citoyen romain d'Afrique, né d'un père païen et d'une mère chrétienne, à adhérer au manichéisme alors qu'il n'avait que dix neuf-ans, on peut le résumer par cette interrogation (à notre avis, source de toute quête philosophique), d'où découlera ultérieurement toute sa théologie mystique : « Où est donc le mal ? D'où procède-t-il ? Par où s'est-il glissé jusqu'ici ? Quelle en est la racine ? Quelle en est la semence ? Serait-ce qu'il n'existe point ? Mais pourquoi craignons-nous ce qui n'est pas ? Pourquoi nous en gardons-nous ? Et si notre crainte est vaine, cette crainte elle-même est assurément un mal qui harcèle et tourmente pour rien notre cœur ; mal d'autant plus grand que, sans sujet de crainte, nous craignons tout de même. Par conséquent, ou le mal que nous craignons existe, ou c'est notre crainte qui est le mal. *D'où vient donc le mal, puisque Dieu, qui est bon, a fait bonne toutes choses ? [...] D'où vient le mal ?* »³⁴².

Jusqu'à sa rencontre avec la gnose manichéenne, Augustin n'avait pas trouvé de réponse satisfaisante (c'est-à-dire rationnelle) à cette question qui devait le hanter jusqu'à la fin de sa vie³⁴³, tant chez les philosophes antiques que dans la lecture de la Bible. L'approfondissement du christianisme, qu'il considérait au temps de sa

jeunesse comme une religion « de bonnes femmes », bonne pour les incultes, n'apportera pas davantage de repos à son âme inquiète. En raison de son caractère rationnel et scientifique (selon les normes et les critères de l'époque), la haute métaphysique manichéenne ne pouvait, à l'inverse, que tenter et séduire un esprit aussi profondément religieux et raisonnable que celui d'Augustin, car elle exposait, en termes satisfaisants pour l'intelligence et le sentiment humain, le tragique conflit entre le Bien et le Mal, cause éternelle de scandale pour tout homme soucieux de justice.

Église extérieure et Église intérieure

Devenu auditeur (premier grade extérieur de l'Église manichéenne), Augustin assiste à des réunions où l'on écoute la grande *Épître du Fondement* de Mani. Cette épître enseigne que le monde, la nature de la mort, est soumis à la dualité, partagé entre le bien et le mal, et qu'il n'est pas l'œuvre de Dieu en qui, seul, règne le Bien absolu. Ce monde de notre naissance n'est qu'une immense Croix où est attaché le « Jésus patibilis », le Jésus souffrant et endurent, c'est-à-dire la lumière divine prisonnière d'un monde de ténèbres, éloignée du Royaume Originel et aspirant ardemment à rejoindre sa patrie céleste.

Augustin qui, par expérience personnelle, connaissait cette lutte intérieure entre le désir du Bien et les pulsions obscures, fut séduit immédiatement par cette théorie qui faisait de chaque homme le champ clos où les deux Principes (Esprit et Matière, Bien et Mal, Conscience et Inconscience) se livraient une lutte sans merci et toujours renaissante.

Par ailleurs, les disciples de Mani enseignaient que pour accéder au Royaume originel, il fallait d'abord libérer les particules de lumière enfermées dans le corps humain, au moyen d'une « initiation » cachée et fermée au grand public, impliquant un ascétisme rigoureux. Au cours de ces réunions d'« édification » auxquelles participa Augustin, les auditeurs apprenaient le sens grandiose de leur vie et pouvaient en ressortir « illuminés » par une nouvelle compréhension, mais seuls ceux qui avaient une aspiration sincère et un véritable

désir de libérer le « Jésus patibilis » pouvaient ensuite être admis dans l'École initiatique manichéenne (Église intérieure). Durant neuf ans, Augustin restera « extérieur » au véritable enseignement manichéen (ce qui rend son témoignage fragile et peu sûr), ne pouvant se résoudre à faire vœu de pauvreté, d'humilité et de chasteté à l'image des « grands » (les élus), à « jeûner au monde », à renoncer au monde, selon une expression commune à *l'Évangile selon Thomas* et à d'autres écrits manichéens.

LES TROIS NÉVROSES / TENTATIONS

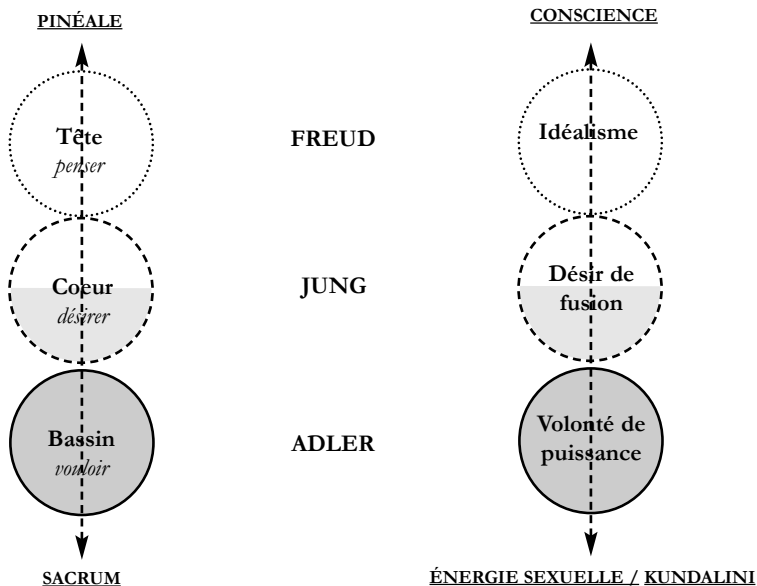


Diagramme 68

Les trois obstacles

Le premier obstacle auquel il se heurta dans sa progression à l'intérieur de l'Église manichéenne et qu'il ne faut pas sous-estimer, loin de là, fut sa forte sensualité, sa sexualité impérieuse (souvenons-nous qu'il n'avait alors qu'une vingtaine d'années) et son attachement à une femme qu'il nomme dans

son oeuvre l'« Innommée », laquelle lui donna un fils, Adéodat (celui-ci comptera plus tard parmi ses premiers disciples). Il vivait en concubinage avec elle depuis l'âge de dix-sept ans, et lui resta fidèle jusqu'à la rupture, imposée quatorze ans plus tard par sa mère, Monique. Le motif invoqué était ici d'ordre social et économique : cette liaison pouvait constituer un empêchement au développement de sa carrière administrative, sachant que dans la société de castes qui était celle du Bas-Empire, un homme de son rang ne pouvait se permettre de régulariser une telle situation³⁴⁴.

Ici apparaît nettement le second obstacle, qui amena Augustin à rejeter le manichéisme : sa volonté de puissance, son ambition dévorante (voire sa soif de revanche sociale), son souci d'affirmation de lui-même. Cette triple motivation, largement inconsciente chez lui (tout au moins au début de sa carrière religieuse), trouve son origine dans le fait qu'il appartenait à une famille modeste et que son père était mort alors qu'il était encore jeune (il ne put achever ses études supérieures que grâce à la générosité d'un ami de sa famille). Cela le contraignit à devoir s'assumer seul relativement tôt : pour faire vivre sa famille, il devint professeur. Il enseigna principalement la littérature et la rhétorique, c'est-à-dire l'art de parler en public de façon à séduire et convaincre l'auditoire (inutile de souligner qu'une fois devenu évêque, Augustin saura mettre en application les techniques de communication et de manipulation qu'il avait apprises et auxquelles il formait ses élèves appartenant à la jeunesse dorée de Carthage ou de Rome).

Nous trouvons ici dans sa formation intellectuelle et professionnelle de type rationaliste et matérialiste, le troisième obstacle (le plus décisif) auquel Augustin sera confronté dans sa relation au manichéisme ; il fera surgir en lui « le doute », puis « la négation » et enfin le contraindra à « désertier » la communauté manichéenne de Carthage. Ce conditionnement de l'esprit, au moyen du savoir et de la mémoire, autorise, justifie et amplifie le sentiment (à dire vrai, légitime) que « l'enseignement [de la Gnose] est difficile et ardu » (selon la parole de Jafar al Sadiq), qu'il est irrationnel, voire incompréhensible pour tout être humain épris de logique et désireux de parvenir à la sagesse sur la base d'une « saine raison » (c'est ce que Paul nomme la « folie de la croix »). Même si le manichéisme peut à juste titre être considéré comme une « religion rationnelle » parce qu'il fait appel à l'expérience directe et à la connaissance (plutôt qu'à la croyance ou à la spéculation), il n'en demeure pas moins avant tout une « gnose », c'est à dire un savoir non rationnel relevant d'une « illumination » intérieure de la conscience (voir l'exemple de Jacob Boehme).

Désillusion, déception et amertume

L'acquisition, au moment même où il entrait en contact avec la communauté manichéenne de Carthage, d'une certaine culture philosophique ne pouvait qu'accroître ce sentiment de déception à l'égard d'une religion essentiellement spirituelle et expérientielle, qui laissait donc peu de place dans ses aspects les plus intérieurs à l'intelligence et à l'exercice de la raison critique (son intellectualisme excessif sera sa pierre d'achoppement jusqu'à la fin de son existence). Il est essentiel de rappeler que l'enseignement manichéen comprenait un exotérique et un ésotérique : sous sa forme mythique et symbolique, c'est-à-dire « exotérique », il était principalement destiné aux auditeurs (croyants) et aux incroyants (pêcheurs) ; dans l'Église intérieure, ce même enseignement faisait l'objet d'un « dévoilement », c'est-à-dire d'un commentaire ésotérique, d'une herméneutique spirituelle destinée aux seuls élus, aux « disciples-initiés », aux « fidèles aux cœurs éprouvés » (selon la formule chiite).

Durant neuf années, Augustin aura donc cherché en vain à percer les mystères les plus saints, sur la base de sa raison ordinaire, qui ne se révèle qu'à « l'homme régénéré » (J. Boehme) ; d'où son sentiment d'échec, sa déception et son « amertume » – pensons ici à Mara, l'adversaire du Bouddha, symbole de l'être aural, dont le nom signifie « amertume ». Cela le conduira à refuser puis à « occulter » (pour lui-même) la Vérité entrevue, et finalement à détruire intellectuellement, moralement et physiquement tous ceux qui sont censés la représenter (c'est la dernière étape, avant l'auto-suicide, du processus de « mensonge à soi-même » – *self-deception* – qu'à remarquablement su analyser E. Morin³⁴⁵). Orgueilleux, opiniâtre, sceptique et surtout « critique », Augustin cherchait avant tout à épancher sa soif de convictions, non à « changer ». Il souhaitait obtenir des certitudes rationnelles sur l'existence du Royaume divin et ne comprenait pas que seule la libération du Jésus souffrant, crucifié sur la Croix de lumière, permettait d'accéder à la vie divine.

Même la rencontre, tant désirée, avec Faustus, le grand docteur manichéen, ne lui apporta pas les assurances qu'il recherchait : de cet entretien, qui achèvera sa désillusion, il attendait tout, une somme de savoir, un ensemble de révélations éclairantes et un discours rigoureux

à l'image de sa formation rhétorique brillante ; il ne recevra de Faustus que des bribes informes de connaissance, des éléments sommaires et rudimentaires. « Les livres de ces philosophes [manichéens] sont pleins [...] de fables interminables sur le ciel, les astres, le soleil, la lune, écrira-t-il dans ses *Confessions*. Mon désir était que Faustus me les expliquât exactement, en y confrontant les démonstrations mathématiques, lues par moi ailleurs. J'aurais vu de la sorte si les thèmes des livres manichéens valaient mieux qu'elles, ou du moins constituaient une démonstration d'égale valeur³⁴⁶. » Au cours de leur échange, Augustin s'avoue peiné et fortement déçu de l'impossibilité de rendre raison par la science, la mathématique, ou l'astronomie, les enseignements de Mani sur les astres et les conséquences qu'il en tire : « Je ne trouvais chez [Mani] l'explication rationnelle ni des solstices, ni des équinoxes, ni des éclipses, de rien enfin de ce que m'avaient fait connaître les livres de la sagesse profane. *On me sommait de croire ; mais cette croyance ne s'accordait point avec les démonstrations mathématiques non plus qu'avec le témoignage de la vue* ; elle en était même très éloignée³⁴⁷. [...] Je proposai cependant mes difficultés à sa réflexion et à sa critique ; *mais avec une réelle modestie, il [Faustus] se garda bien de prendre sur lui un tel fardeau. Il était conscient de son incompétence et ne rougit pas d'en convenir*. Il n'était pas de ces bavards, comme j'en avais tant subi, qui prétendaient m'instruire de ces questions et qui ne m'apprenaient rien du tout³⁴⁸. [...] *Par cet aven, il me plut encore davantage. Car la modestie d'un esprit sincère est plus belle que le savoir qui me faisait envie et, dans toutes les questions difficiles et subtiles, je le trouvais le même*. [...] *Je continuai à fréquenter Faustus, mais à cause de son amour ardent pour les lettres qu'en ma qualité de rhéteur j'enseignais alors aux jeunes gens de Carthage*. [...] Non que je cessasse toutes relations avec les Manichéens. *Ne découvrant pas de meilleures positions que celles où je m'étais jeté en aveugle, je décidai de m'y tenir provisoirement*, à moins que je ne visse avec évidence un meilleur choix à faire. [...] Ainsi était tombé mon zèle pour la doctrine manichéenne.³⁴⁹ »

Ces derniers propos, relativement modérés, rendant indirectement hommage à la noblesse d'âme de Faustus, montrent clairement qu'Augustin s'est détaché *progressivement* de la communauté manichéenne d'Afrique du nord, et non de manière brutale ou abrupte, comme il souhaiterait parfois nous le faire croire dans ses *Confessions* (son autobiographie est quelquefois amnésique et souvent sélective ; raison pour laquelle nous nous permettons d'apporter au fur et à mesure quelques éléments complémentaires semblant avoir

échappé à ce « héros chrétien » et à ses exégètes). Par contre, ils contrastent fortement avec cet autre témoignage relatif à son expérience manichéenne, où « l'ancien adepte » (au sens moderne), déçu, laisse libre cours à son amertume, reniant son engagement passé (lorsque Augustin parle de « zèle pour la doctrine manichéenne » il ne s'agit pas d'une figure de style ou de rhétorique, car il a bien « cru » au manichéisme, allant même, en bon prosélyte, jusqu'à prêcher la foi manichéenne à ses anciens condisciples) :

« Près de neuf ans se sont écoulés. Moi, je les ai passés dans cette boue de bas-fonds, dans les ténèbres de l'erreur qui, malgré de fréquents efforts pour me lever, me laissaient plus lourdement brisé ; je m'y suis roulé³³⁰. »

Du doute à la négation, du rationalisme au mysticisme

Quelque temps après cette dernière entrevue avec Faustus, Augustin décide de partir à Rome pour trouver, dit-il, de meilleures conditions d'étude et de rémunération qu'à Carthage, et trouve refuge chez un auditeur manichéen. Il tombe alors gravement malade : réchappé de cette épreuve, il attribue sa guérison aux prières de sa mère, Monique, fervente catholique, qui, jusqu'à cet instant, avait tenté par tous les moyens de ramener son fils dans « la voie droite ». *C'est dans ce climat lourd de mysticisme qu'Augustin (qui réclamait une « science certaine » aux manichéens) tenta de convaincre son hôte de l'inanité des idées de Mani : « Je ne manquai pas de reprendre mon hôte de la foi excessive que je lui voyais pour les fables dont les livres des manichéens sont remplis. Ce qui ne m'empêchait point de rester plus étroitement lié avec ces hommes qu'avec ceux qui étaient étrangers à leur hérésie³³¹. »* Augustin reconnaît ici, une fois encore, son fort attachement à ses anciens coreligionnaires ainsi que sa « dette » à leur rencontre, car ces derniers continuèrent à le soutenir dans ce moment difficile de sa vie, aussi bien sur le plan matériel que spirituel, et « endurent » – c'est-à-dire supportèrent – avec patience ses critiques incessantes, parfois violentes, le plus souvent injustes.

Mais selon Augustin, Dieu (quel Dieu ?), présent en son cœur, orientait sa recherche tout au long de cette période de « doute » et de

« négation », qui le conduisait, lentement mais sûrement, vers sa conversion : « Toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même, écrira-t-il à ce sujet, et plus élevé que les cimes de moi-même », phrase qui a beaucoup ému la pensée humaine religieuse et qui sera un des fondements de sa théologie mystique : « Dieu est à la fois immanent et transcendant au cœur de l'homme »³⁷².

Derrière l'homme sensuel, toujours en quête de nouveaux plaisirs et avides de nouvelles sensations ou expériences, *derrière l'intellectuel*, orgueilleux, entêté, faussement sûr de lui et apparemment maître de sa pensée et de lui-même, *apparaît maintenant* dans sa nudité et son insignifiance (toute relative), *l'homme religieux, le mystique, le sensitif*, qui entre en contact de manière suprasensible avec son Dieu intérieur (son Créateur démiurgique, son être aural), et commence à dialoguer intérieurement avec lui sur la base d'une liaison occulte négative (ce dont témoignent largement les *Confessions*).

Cette prémisse mystique, annonçant la rupture finale d'Augustin avec le manichéisme et les expériences « illuminatives » de Milan et d'Ostie, vient se superposer à sa recherche philosophique de la Vérité et sera en réalité sa pierre d'achoppement, la cause de sa perte définitive, gnostiquement parlant.

Nous insistons à nouveau sur le fait que les conséquences historiques et sociales de cette mutation intérieure, de ce passage de la gnose au mysticisme religieux dont l'itinéraire intérieur d'Augustin est le paradigme (l'exemple, le modèle), seront immenses et dramatiques, non seulement pour l'humanité occidentale mais aussi pour tous les peuples qui, à partir du IV^{ème} siècle auront à subir la volonté hégémonique, la soif de puissance et la violence sans frein d'une Église catholique sûre de son droit et de sa légitimité nouvelle acquise après quatre siècles de persécutions et de martyres. Augustin en théoriserait désormais les fondements intellectuels et moraux qui justifieront ses pratiques présentes et à venir. Certaines n'auront plus de « chrétiennes » que le nom : c'est le cas, par exemple, du principe de « la guerre juste » dont Augustin est l'inventeur et qui permet d'un point de vue théologique et moral de justifier la violence et le crime de sang littéralement injustifiables dans le contexte d'un christianisme originellement absolument non violent, au même titre que le brahmanisme ou le bouddhisme primitifs.



« L'Augustin de ton être »

À Milan, Augustin redécouvre la foi catholique en écoutant les sermons de l'évêque Ambroise : *celui-ci proposait à ses « auditeurs » une relecture néo-platonicienne des Écritures ainsi qu'une exégèse non littérale de l'Ancien Testament, rejeté par les manichéens* parce que, selon eux, il représentait l'ancienne dispensation, celle de la Loi, maintenant abolie et rendue caduque par la révélation christique, basée sur l'amour, le pardon et la grâce. La lecture des *Énéades* de Plotin, auteur anti-agnostique et anti-dualiste par excellence, confirme cette double révélation et achève la mutation intellectuelle qui le conduit logiquement à la conversion et au rejet définitif du manichéisme³³, après une longue période de doute et d'hésitations.

Pour la première fois, Augustin entre en contact avec une philosophie qui peut expliquer rationnellement et fonder, en quelque sorte, une foi religieuse, une théologie mystique, et surtout qui peut se poser en véritable rivale intellectuelle de la pensée manichéenne (on n'insistera jamais assez sur le fait qu'il n'y a pas plus opposé l'un à l'autre que le monisme plotinien et le dualisme manichéen, comme le démontre, par exemple, la fameuse controverse entre Alexandre de Lycopolis et les manichéens égyptiens). Augustin fut littéralement « émerveillé » par cette doctrine de l'Unité de toutes choses qui, bien que « tordant » le véritable enseignement de Platon en l'amputant de son ambiguïté et de son caractère paradoxal (au même titre qu'un certain hermétisme), justifiait le sentiment « mystique » de Dieu, du monde et de l'homme se faisant jour en lui, quoique ne voyant pas toujours ce que ce néo-platonisme, selon l'interprétation ambrosienne, avait d'incompatible avec la foi chrétienne catholique orthodoxe (ce que lui reprocheront ultérieurement nombre d'exégètes traditionnels).

Toutes les conditions matérielles, émotionnelles et intellectuelles étaient désormais réunies pour le « grand miracle » de la conversion (ou du reniement, selon le point de vue que l'on adopte), du retour de l'enfant-prodiges dans le giron de l'Église ; Augustin est prêt à ce « saut vers Dieu » (M. Meslin) que constituera son adhésion au catholicisme romain, à cette liaison occulte négative avec son propre

être aural, inaugurant la troisième phase, *le troisième temps*, de son drame personnel : « la menace » .

Rappelons, selon les indications fournies par Jan van Rijckenborgh, que celui qui, comme Judas, l'archétype du « candidat raté de l'École Transfiguristique », se soumet consciemment ou non, volontairement ou non, à l'influence de la triple « force à tête de lion »³⁵⁵, commence par *douter* de l'Absolu, de la réalité du chemin transfiguristique que montrent les Messagers ou les Envoyés de la Lumière ; puis *il nie son existence* et finalement, *tente de détruire* systématiquement l'organisation qui en est la manifestation extérieure. C'est cette *triple signature de la trahison classique* : doute, négation et menace, que nous observons distinctement à l'œuvre dans le parcours d'Augustin, itinéraire logique mais passablement tortueux qui le mènera, à compter de cet instant, des degrés extérieurs de l'Église de Lumière de Mani aux plus hauts sommets de la hiérarchie catholique. Voici comment, de manière lapidaire Jan van Rijckenborgh résume le passage d'Augustin chez les manichéens :

Augustin, après une jeunesse immorale, se joignit aux Manichéens et demanda à être initié à leurs Mystères. Mais les Mystères et les valeurs du lointain Royaume ne se révèlent qu'à l'homme renouvelé et fondamentalement changé, ce qui n'était pas le cas pour Augustin. Aussi, comme il trouva partout porte close, fut-il, en tant qu'homme dialectique, conduit à l'opposé de son *essai de cambriolage initiatique*. Sur une parole hautaine et méprisante : « Je n'ai rien vu qui décelât la présence réelle d'un autre ordre de nature » il quitta l'Ordre, ce qui n'était qu'*une réaction humaine à sa faillite spirituelle*. Il voua ensuite sa vie à la fondation d'un royaume Christique dans cet ordre de nature. Père de l'Église catholique romaine, il envisagea une théocratie terrestre temporelle, un état clérical qui devait tenir lieu de ce qu'il n'avait pu atteindre. *La psychanalyse n'était pas connue en ce temps là sinon on aurait su que son activité ultérieure expliquait sa désillusion précédente*. L'activité d'Augustin est continuée, dans sa forme moderne, par l'ordre des Jésuites et nous pouvons ainsi constater comment l'antique drame qui fut celui de Judas, vit jusqu'à nos jours, sa reprise éternelle. Judas, lui aussi, désirait une théocratie terrestre, sous l'égide de Jésus son Maître bien aimé. Quand Jésus déclara que son Royaume *n'était pas de ce monde*, Judas tenta de Le contraindre. [...] *Toutes les fraternités dialectiques furent fondées par des candidats ratés de l'École Transfiguristique et leurs rangs se complètent à notre époque par ceux qui, pour la même raison, passent par la même expérience*³⁵⁶.

Expériences transpersonnelles

Revenons à notre récit et poursuivons notre analyse de la vie intérieure d'Augustin. C'est donc dans cette ville de Milan, où celui-ci

se rend pour des raisons professionnelles, appuyé en cela par ces « mêmes amis qu'enivraient les folies manichéennes » et où il fait la rencontre décisive de l'évêque Ambroise, que son destin va se jouer (ainsi que celui d'une partie de l'humanité). Dans le jardin de sa maison, il connaît une expérience surnaturelle : au paroxysme d'une crise de nature mystique, se reprochant de ne pas se rendre à l'alliance que Dieu voulait décider avec lui, se frappant le front, s'arrachant les cheveux et pleurant « dans la très amère contrition de [son] cœur », il entend tout à coup une voix enfantine venue de la maison voisine qui, sur un air de chanson, lui dit : « tolle, lege », « prends et lis ». Il ouvre la Bible et tombe sur une admonestation de Paul : « Revêtez-vous de votre Seigneur Jésus-Christ et ne vous faites pas pourvoyeur de la chair des convoitises » (Rom. 13 : 13). Augustin écrit à propos de ce moment « magique » : « Je ne voulus pas en lire davantage, je n'en n'avais plus besoin. Ce verset à peine achevé, il se répandit dans mon cœur une lumière apaisante. Et toutes les ténèbres de mon doute se dissipèrent³⁷. »

À la suite de cette première expérience « illuminative », Augustin se convertit définitivement au catholicisme et reçoit le baptême en 387. Désireux de quitter l'Italie pour rallier l'Afrique, il se rend à Ostie pour embarquer avec son fils Adéodat, sa mère Monique, et un ami, Alypius. Là, attendant le départ avec sa mère, Augustin connaît une seconde expérience illuminative, décisive, de type extatique et fusionnel, qui est restée célèbre sous le nom de « Vision d'Ostie » (il s'agit ici, selon notre typologie des états de conscience modifiés, d'une expérience de conscience indifférenciée ou « état de conscience cosmique », clairement caractérisée par l'abolition *temporaire* de la dualité sujet-objet, et l'affranchissement momentanée de la temporalité) :

C'était à Ostie, à l'embouchure du Tibre ; à l'écart de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous nous reposons en vue de la traversée. Nous conversions donc, seuls avec une extrême douceur, « oubliant le passé et penchés sur l'avenir » ; nous cherchions ensemble en présence de la Vérité, que vous êtes, quelle serait cette vie éternelle des saints « que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où le cœur de l'homme ne peut atteindre ». Nous ouvrons avidement la bouche de notre âme aux flots célestes de votre Source, la source de la vie qui est en vous, pour en recueillir les quelques gouttes que nous pourrions, et concevoir dans une certaine mesure une si grande chose. Notre entretien avait abouti à cette conclusion que les délices de nos sens charnels, si vives soient-elles, et la lumière corporelle qui les accompagne, quel que soit son éclat, ne semblent dignes d'être comparées à la félicité de cette vie, ni même d'être mentionnées auprès d'elle. Et alors, portant nos esprits plus haut, d'un mouvement plus ardent, vers

« L'Être lui-même », nous parcourîmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune, les étoiles rayonnent sur la terre leur lumière. Et nous nous élevions encore... et nous parvînmes à nos âmes, puis nous les dépassâmes pour atteindre la région d'inépuisable abondance où vous repaissez éternellement Israël de la pâture de vérité, là où la vie est la Sagesse, par qui deviennent toutes choses, et passées et futures, mais qui elle-même ne devient pas, car elle est comme elle a toujours été et comme elle sera toujours. Bien plus elle n'a ni passé, ni futur : elle est seulement, puisqu'elle est éternelle : mais avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Et pendant que nous parlions de cette Sagesse et que nous la convoitions, nous l'effleurâmes dans un élan de tout notre cœur. Puis après un soupir, et laissant là fixées « ces prémices de l'Esprit » nous retombâmes à ce vain bruit de nos bouches, là où commence et finit la parole³⁵⁸.

Imitation



Suite à cette nouvelle expérience transpersonnelle, qui doit être considérée comme l'origine de son « anti-dualisme » viscéral ou primaire (rejet de l'existence des deux Natures), et comme la source véritable de son inlassable activité³⁵⁹ (celle-ci consistera essentiellement à doter l'Église catholique des outils intellectuels et idéologiques qui lui faisaient alors défaut dans sa lutte contre les autres mouvements chrétiens dissidents ou païens), Augustin revient en Afrique et partage ses biens. Il réunit alors autour de lui quelques fidèles et commence par mener une vie monastique, ascétique (renoncement à la sexualité), consacrée à l'étude et à la prière. Cette démarche de retour à une vie véritablement chrétienne, conforme aux Écritures, est semblable à celle qu'entreprirent en leur temps des mystiques comme saint Bernard, saint Dominique ou saint François, déjà évoqués plus haut. On soulignera simplement que dans le cas d'Augustin, elle consiste en une tentative d'« imitation », plus ou moins forcée, ou plus ou moins grossière, de la discipline et de l'ascèse manichéenne à laquelle il n'avait pas pu souscrire à l'époque de sa jeunesse.

Se sentant le devoir de combattre les manichéens d'autant plus fortement qu'il a appartenu à leur Ordre pendant neuf ans, Augustin commence d'abord par les concurrencer sur leur propre terrain (pauvreté, chasteté, simplicité, humilité, désintéressement...). Puis, en raison de son échec, il tente de les discréditer de manière systématique

avec les armes de la dérision, de la calomnie, du mensonge, et de la haine. Il écrit alors un commentaire (anti-dualiste) sur la Genèse et un autre ouvrage critique sur les mœurs prétendument « impures » des manichéens.

La « guerre juste »

Le 28 août 392 (soit cinq ans après son baptême), Augustin est ordonné prêtre, puis évêque. À compter de cette date, celui qui allait devenir progressivement le chef spirituel incontesté de la chrétienté africaine (et qui, plus tard, sera considéré comme l'un des piliers les plus sûrs du catholicisme romain) n'aura de cesse de poursuivre ses anciens coreligionnaires par tous les moyens mis à sa disposition (débats contradictoires, procès, délations, interrogatoires « poussés » ...), aidé en cela par le pouvoir impérial : dans la période comprise entre le 2 mars 372 et le 19 juin 445, pas moins de vingt édits seront promulgués, livrant ainsi les manichéens aux coups de la persécution, *y compris à la peine de mort : ils furent même les seuls hérétiques de l'antiquité à être condamnés à cette peine par les empereurs chrétiens*³⁶⁰ (il s'agit de la loi du 31 mars 382, signée de l'empereur Théodose ; rappelons que pour échapper à la féroce répression qui s'abattit sur leur communauté, les manichéens africains furent contraints à l'exil et trouvèrent finalement refuge en Espagne, en Gaule, en Italie ou dans les Balkans).

S'il est évident que la répression anti-manichéenne à l'intérieur de l'Empire romain est antérieure au magistère d'Augustin, il n'en reste pas moins que les arguments doctrinaux développés par le polémiste catholique ne firent que renforcer (en la justifiant) la coercition totalitaire dont firent l'objet les frères et sœurs manichéens.

Le principe qui guidait saint Augustin dans sa lutte contre l'hérésie manichéenne, et plus tard donatiste et pélagienne, était le suivant : « Il vaut mieux sauver de force un homme menacé par la ruine de sa maison, que de l'y laisser périr ». Ou encore : « Que doit-on estimer de plus juste de la perte de quelques individus peu nombreux ou le salut de la multitude innombrable de peuples délivrés³⁶¹ ? » Principe à double tranchant dont saint Augustin lui-même ne semblait

peut-être pas mesurer la nocivité et les conséquences désastreuses, mais que la sinistre Inquisition, fondée en 1232 pour exterminer les cathares et tous les hérétiques médiévaux, exploitera largement afin de justifier ses exactions, en s'appuyant sur cette fameuse sentence attribuée au Christ : « Contrains-les d'entrer » (Lu. 14 : 23). Il s'agit ici, bien évidemment, d'une utilisation fallacieuse des Écritures, en contradiction totale avec l'enseignement et le comportement du Christ ; de ce point de vue, un auteur, comme P. Brown éminent spécialiste de l'Augustinisme reconnu internationalement, n'hésitera pas à affirmer que l'évêque d'Hippone « serait le premier théoricien de l'Inquisition »³⁶².

Bien que saint Augustin, en tant qu'intellectuel chrétien, fut *à priori* hostile à l'usage de la violence comme méthode rééducative, corrective et répressive des déviations de toutes sortes (c'est pour le moins ce que veulent nous faire croire ses thuriféraires sous prétexte qu'il était « théoriquement » opposé à la peine de mort)³⁶³ il demeure, comme le confirment amplement les sources historiques, qu'il considérait comme parfaitement justifié et légitime le recours aux pouvoirs civils et à la force pour ramener dans le droit chemin « les rebelles à l'autorité voulue par le Christ » car, écrira-t-il : « Le rôle des rois et des empereurs est de servir Dieu. Comme hommes ils lui doivent fidélité ; comme rois ou empereurs ils doivent promulguer des lois justes et sanctionner avec sévérité ceux qui y contreviennent ; [...] pour le méchant, la souffrance est le salaire de son injustice ; il n'a pas à l'imputer à la cruauté du pouvoir »³⁶⁴.

Le cas de la persécution antidonatiste, dans laquelle saint Augustin s'impliqua largement en tant que responsable religieux, nous offre un bon exemple de la « politique du moindre mal » préconisée par le « bon » docteur catholique pour réduire au silence ou à l'inaction tous ceux qui tentèrent de s'opposer à l'autorité grandissante de l'Église et à celle, déclinante, de l'État romain, alors proche de sa fin et soumis à un processus de dégénérescence accéléré :

Nous ne voulons pas que les souffrances des serviteurs de Dieu [adeptes catholiques auxquels les donatistes infligèrent des sévices] soient vengées d'après la loi du talion par des supplices semblables... Mais nous *souhaitons que ces hommes, sans perdre la vie et sans être mutilés en aucune partie de leur corps, soient par la surveillance des lois ramenés, d'un égarement furieux, au calme du bon sens...* Ne renoncez pas à ce zèle paternel que vous avez déployé pour obtenir l'aveu de si grands crimes ; vous n'avez employé ni les chevalets, ni les ongles de fer, ni les flammes, *mais seulement les verges auxquelles ont recours les enseignants et les parents eux-mêmes...* ³⁶⁵

« Les mains sales »

La prétendue « hostilité à la violence » de saint Augustin postulée par ses hagiographes et autres exégètes complaisants ne résiste pas à l'épreuve des faits, comme le montre l'exemple suivant, plutôt édifiant à ce sujet, rapporté par F. Decret, spécialiste du manichéisme africain : l'évêque d'Hippone y cautionne explicitement l'usage de *la torture* à l'encontre de ses anciens coreligionnaires : « À Carthage, des Manichéennes, prises dans des rafles et interrogées par les services de police, étaient passées à des « aveux » qu'Augustin enregistra avec intérêt et dont il ne mettait pas en doute la valeur. Il va même jusqu'à souligner que le tribun romain alors en fonction procéda « non sans peine » avec ces opiniâtres, coupables d'une « criminelle turpitude » - *vix compulsi confiteri* - ; se référant à des Actes épiscopaux qui mentionnaient d'autres arrestations de fidèles de la secte, il précise que pour arracher leur « confession », il avait été nécessaire de recourir à un « interrogatoire soigneux » - *sub diligenti interrogatione confessi sunt*. L'évêque d'Hippone se laisse ainsi aller à des considérations de technicien de la « question », qui peuvent apprécier les moyens *ad hoc* mis en œuvre³⁶⁶. »

Pour ce qui concerne la persécution manichéenne, il ne fallait donc évidemment pas espérer une charité plus « humaine » (ou plus chrétienne) de la part d'Augustin que dans le cas des donatistes, où, rappelons-le, le « saint » n'hésita pas à user de son influence personnelle et de son charisme d'« homme de Dieu » pour *déculpabiliser* Boniface, dernier comte d'Afrique qui, par scrupule de conscience, hésitait encore à faire « sabrer » les hérétiques (c'est l'objet de la fameuse *Lettre à Boniface*, qui pose les fondements « moraux » de la politique augustinienne, en vue de l'édification ultérieure d'une théocratie absolue, une théocratie prétendument « christique »).

La violence attirant la violence, la fin de sa vie sera marquée par une immense douleur : celle de voir échouer toutes ses tentatives de médiation et conciliation visant à restaurer l'unité de la chrétienté, et d'assister, impuissant, à la fin de l'Empire romain auquel il vouait un si grand attachement. Tous ses espoirs de paix et de concorde, de victoire du Bien sur le Mal, de la Civilisation sur la Barbarie, sont en effet détruits et anéantis par l'invasion des farouches et terribles vandales de Genséric qui viennent alors de passer d'Espagne en Afrique. Ils rasant tout sur leur passage,

pillent, violent, torturent, mutilent et tuent. À la connaissance de ce terrible et cruel spectacle il ne peut que s'écrier : « Quelle horreur, quelles ténèbres ! » Semant la désolation sur son passage, Genséric se dirige bientôt sur Hippone pour l'assiéger. Augustin est malade ; la mort vient le surprendre à temps pour lui épargner le surcroît de douleur de voir sa ville livrée aux forces du Mal et aux flammes, désespérément abandonnée par le Dieu Tout Puissant, Omniscient et Omniprésent, en lequel il avait placé toute son espérance. Seule sa bibliothèque demeurera miraculeusement conservée, et échappera au désastre.

